

Le Libertaire

hebdomadaire

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr. 1
Trois mois	1 fr. 50

PARIS —

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LA CAMPAGNE ANTI-PARLEMENTAIRE

BRAVO ! LES ANARCHISTES

A quelque chose malheur est bon. Les élections qui s'approchent n'ont pas trouvé indifférents les anarchistes.

Le mal électoral nous vaut un réveil de ceux qui s'endormaient s'en-gourdissement ; un réveil de ceux qu'une indigestion d'individualisme caricatural avaient transformés en petits bourgeois.

Il y avait encore des anarchistes, nous en étions sûrs, malgré leur torpeur, leur presque invisibilité, et nous espionssons le moment du chiqué parlementaire, du bluff électoral, pour les retrouver en grande partie.

Notre espoir n'a pas été déçu.

En présence de l'ennemi mortel (mortel aux deux sens du mot) qui prépare ses batteries, les anarchistes se rejoignent, réunissent leurs forces, se préparent à faire bloc. — font bloc déjà puisqu'ils s'entendent pour une lutte, une propagande qui va demander toutes nos meilleures forces.

Il va falloir en découdre.

Le parlementarisme n'est pas encore crevé.

L'anarchisme va reprendre sa belle vigueur trop longuement disparue, et tous nos parlementaires vont avoir à lui tenir tête avec d'autres arguments que les arguments habituels, car l'anti-parlementarisme a fait des progrès depuis quatre ans, et des tas de gens, qui ne sont pas encore anarchistes, mais qui partagent déjà certaines de nos idées, ont aujourd'hui la haine féconde et purifiante du poitif.

Il faut qu'aux élections prochaines nous ajoutions du plomb dans l'aile aux parlementaires.

Il faut que nous précipitions l'agonie du parlementarisme par une campagne d'ensemble, bien étudiée et bien comprise, où l'on ne verra que des individus ne demandant rien pour eux-mêmes, rien que la bonne et réconfortante satisfaction que procure la propagation d'une idée faite d'autant d'amour que de révolte.

Les amis connus et inconnus ont répondu à notre appel et nous avons échangé des vues au sujet de la campagne à faire.

Sur le fond, nous sommes d'accord — on s'en doute — mais il y a quelques petites divergences de tactique qui nous turlupinent, et il faudrait les résoudre au plus tôt.

Dans l'ensemble, les avis sont unanimes à apprécier que notre anti-parlementarisme ne doit rien avoir d'équivoque. Il doit être catégorique. Aucune confusion possible avec celui des socialistes-insurrectionnels qui estiment que le bulletin de vote est une arme des plus médiocres, mais une « arme » tout de même.

L'antiparlementarisme ne peut être qu'anarchiste.

La preuve, c'est que nous poursuivons le parlementarisme jusque...chez des antiparlementaires ; les syndicalistes-révolutionnaires.

Ce n'est pas pour un collectivisme autoritaire que nous luttons et que sont morts nos martyrs.

PARIS —

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

CONVICTION

Au meeting du Tivoli, où l'on va défendre la Laïque, des anarchistes s'abordent, l'air inquiet, comme étonnés de se rencontrer là. Et l'on entend un peu partout des brins de conversation :

— Eh bien toi, que penses-tu de la Défense de la Laïque ?

— Ma foi, je ne sais pas, je n'ai pas d'opinion : j'attends que les orateurs aient parlé pour me prononcer.

AIE !

La Guerre Sociale consulte quelques militants à propos de « l'œuvre pratique et immédiatement réalisable à laquelle il est désirable que s'attachent les révolutionnaires en cette année de 1910. »

Amilcare Cipriani, le vieux révolutionnaire dont l'ardeur est restée si jeune, souhaite, entre autres choses, que les révolutionnaires sincères fassent « moins de processions carnavalesques ».

Notre ami Almeyryda, perplexe, se demande si ce petit pavé est pour la Guerre Sociale et s'il concerne bien la Grande Manifestation Pacifique du 17 octobre dernier.

Hélas oui, pas d'illusions à se faire ! Amilcare Cipriani est, lui aussi, un « métaphysicien » !

PARBLEU !

« Le tirage et la vente moyens de la Guerre Sociale dépassent de beaucoup ceux des organes hebdomadaires socialistes, syndicalistes ou anarchistes », disent cette semaine Gustave Hervé et Eugène Merle.

Évidemment. On peut même être sûr que la presse anarchiste est au dernier plan du journalisme d'avant-garde, au point de vue de la prospérité.

Mais Gustave Hervé, qui sait rappeler à Rouanet en particulier, et au Parti Socialiste en général, certaines « vérités psychologiques », ne se hasarderait peut-être pas à dire gréce à quelles causes le « petit brûlot », que « foudroyait l'Humanité, cuirassé d'escadre », pourrait risquer de devenir un gros bateau. Voilà une fierté qui n'est pas des meilleures.

LE VOTE A LA GRAVACHE

Le Suffrage universel doit être bien malade puisque tous ceux qui en vivent se dépensent en trouvailles pour le remettre sur pied.

Voici que M. Georges Berry propose des punitions pour tous ceux qui ne votent pas.

D'abord, la première fois, le nom du criminel sera affiché à la mairie (attention, ne riez pas). La deuxième fois, cent sous d'amende (oh ! oh !). La troisième fois, dix francs (viens-y donc !) et en plus, le rebelle sera rayé pour deux ans des listes électorales (!).

A la quatrième fois (ce n'est pas le troisième coup qui fait feu), l'« électeur » sera définitivement rayé des listes.

On devrait commencer plutôt par ça. Nous doutons fort que la proposition de l'Honorable soit agréée par la Chambre. Celle-ci comprendra fort bien le déplorable effet que produirait un renseignement officiel de tous ceux qui se fichent du bulletin de vote.

Et puis, si on emploie la force aussi catégoriquement que cela, allez donc dire après au populo que voter c'est le plus précieux de nos droits !

TOUCHANT ACCORD

C'est de Dreyfus et de Niel qu'il s'agit.

Ça vous étonne, l'accouplement de ces deux noms-là ? Vous vous y ferez.

Le commandant Alfred Dreyfus a fait vendredi dernier, à Paris, une conférence sur l'Histoire du Syndicalisme en France. En parlant du conflit irréductible qui sépare révolutionnaires et réformistes, le commandant a fait l'apologie de Niel et de son œuvre. —

Niel applaudie par Dreyfus ! Que c'est touchant — et typique !

Dreyfus est aujourd'hui un « simple » millionnaire qui a repris dans la vie toute sa puissance. Il joue son rôle de gros rentier qui l'a échappé belle.

Qui l'a échappé belle grâce aux révolutionnaires.

Et si Niel et ses complices n'ont que

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL

Un accident

survenu à la dernière heure au clichage d'un dessin de Maximilien Luce, destiné au numéro du Libertaire consacré en grande partie à

L'OEUVRE DE FRANCISCO FERRER, L'ÉCOLE MODERNE,

nous oblige à ajourner à la semaine prochaine la publication de ce numéro spécial illustré.

Qu'on nous excuse et nous fasse encore crédit d'une semaine.

Vendredi prochain

le Libertaire donnera un article de Sébastien Faure, répondant à ceux de Georges Durupt et de Henry Combès, et qui nous est parvenu trop tard pour pouvoir être inséré cette semaine.

À qui la faute ?

Si j'ose m'exprimer ainsi : Deibler a du travail sur la planche. Ils sont de plus en plus nombreux les fiancés de la redoutable épouse, de l'éternelle veuve, et le regretté Castillard peut être fier de son œuvre. Son opiniatreté, l'ardeur qu'il mit à demander le fonctionnement de la machine à Guillotin, ont triomphé du pâle humanitarisme de ses collègues du Palais-Bourbon, et les honnêtes gens, les citoyens paisibles, lui doivent une fière chandelle.

Songez donc ! si l'on ne guillotinait plus, qu'adviendrait-il de nous tous ; cesserions-nous seulement sortir à la brume dans Paris ? Certainement non, aussi Guillotinons, coupons, tranchons les têtes renaissantes de l'hydre du crime, nous finirons bien par avoir la bête !

Et la Castillarde fonctionne, les têtes tombent, le sang gicle des troncs, la populace avide de ces spectacles, pousse de hideuses clamours, Monsieur de Paris touche ses émolument. Tout va bien, tout le monde est content, comme dit l'autre, l'exemple, le salutaire exemple refroidira l'ardeur sanguinaire des terribles apaches, on pourra enfin se promener dans les rues de la capitale, respirer l'air dans les avenues sans être obligé de trimballer tout un arsenal et de s'enserrer le corps dans une cotte de mailles.

Et bien non, la machine à raccourcir pourra fonctionner longtemps encore, des têtes pourront tomber, des troncs pourront se convulser, les moralistes, comme il faut, pourront chanter la nécessité des justes châtiments ; Castillard, tous les Castillards pourront tous les jours dire au bourreau : « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité » et le bourreau pourra tuer sans cesse, sans relâche, toujours. Il n'y aura rien de changé pour cela. Les apaches, les blèmes voyous continueront leurs exploits comme par le passé, on tuera au coin des rues, des passants inoffensifs, on assommera les vieilles femmes dans les wagons, on étranglerà les concierges pour leur prendre l'argent du terme, on violera, puis l'on coupera des fillettes en morceaux ; la chronique des faits divers comme auparavant, chaque jour nous rapportera la nouvelle de l'horrible crime de la veille, on tremblera, on frissonnera, on pesterà contre l'insécurité des rues, des parcs, des maisons. Et puis ?..

Et puis ce sera toujours la même chose, des gosses crèveront de faim en d'affreux taillis, ils traineront leur détresse sur le pavé gras des rues, cherchant des croûtes dans les poubelles, disputant leur nourriture aux chiens faméliques du quartier.

Le patron, le bon, l'excellent patron, à M. Paul Bourget qui croit lui, si profondément, à « l'inégalité nécessaire et à l'ordre par la hiérarchie », donne aux parents des gosses un salaire de famine. C'est la misère, la misère noire, lugubre, sale, avec ses inévitables plaies, avec l'alcoolisme, avec la déchéance physique et morale, avec enfin tout ce que comporte de douloureux, de triste, d'affreux, le pauperisme dans les villes.

De l'étreinte de deux êtres surmenés, malades, à peine nourris, naissent ces tristes mères, qui à peine nés portent déjà les stigmates du vice, et dont le sourire ressemble étrangement à une grimace. Ah, qu'ils sont affreux et pitoyables, les petits qu'on rencontre dans les rues des quartiers excentriques : crasseux, dépenaillés, ratatinés, repliés sur eux-mêmes pour avoir moins à voir, nous les voyons aller à la maternelle de Léon Frapié, déjeuner d'un morceau de pain sec, se désaltérer d'un verre d'eau, et le le faire retenir par sa veste « papa qu'a bu ».

Croit-on que l'enseignement laïque ou religieux peuvent de ces petits malheureux, de ces petits malades, ou de ces malades, faire d'honnêtes ouvriers ayant horreur des bifurcations, marchant sans tituber dans le chemin du devoir ?

L'homme des « inégalités nécessaires », le cochon triste, le Bourget de la « Baricade », croit-il que ces plantes folles peuvent pousser normalement, sainement ? Ce psychologue pour dames seules, n'a vu dans son « inégalité nécessaire » que le luxe des capitalistes, mais s'il se penchait un peu sur les souffrances des humbles, s'il voulait défaire, pour un moment, ses âmes d'élite, pour explorer tous les bas-fonds de la misère, s'il voyait toute la hideur, toutes les plaies de la vie de misère... Si endurci, si farouchement bourgeois qu'il soit, cette vision ébranlerait peut-être tout de même sa conviction.

*Un autre musle, le Judget de l'*Éclair* écrit : « Toujours les apaches ! Après l'apache militaire, l'apache civil. On ne sait quel est pire que l'autre. Si mon tonne et fastidieuse que soit cette effroyable question, elle se renouvelle quotidiennement sous tant d'aspects qu'elle domine tout l'Etat. Il semble que nous soyons en proie à une vermine ignoble, née de l'anarchie générale et de l'affaiblissement des mœurs. »*

L'affaiblissement des mœurs ! qui donc les affaiblit, les vanne, les ramollit ces pauvres mœurs, si ce n'est les fidèles eux-mêmes de M. Judget.

Non mais ! Cet imbécile croit-il qu'on ignore toutes les turpitudes, les sales orgies, les tares de la classe possédante ?

Parce que des matrones complaisantes et dûment rétribuées, procurent en de discrètes maisons aux messieurs chics, les filles qu'ils désirent, s'ensuit-il que ces messieurs valent beaucoup mieux qu'un quelconque Soleilland ?

Les derniers rejetons de la vieille aristocratie française qui épousent pour leurs millions les filles des marchands de coctions d'Amérique, sont-ils beaucoup plus propres que Jules du Montparnasse ou Charlot de la Beaubourg, qui vivent des charmes de leurs dames ? Je ne le crois pas.

Et alors ! Pourriture en haut, pourriture en bas. Mais au moins les apaches, les « terreaux » ont l'excuse de leur enfance douloureuse. Ce sont des brutes, soit ; mais des brutes inconscientes, mais des malheureux qui étaient condamnés d'avance, qui devaient, inévitablement, devenir ce qu'ils sont devenus. La société n'a que les criminels qu'elle mérite, c'est le cas ou jamais de le répéter et cela malgré les hurlements des Judget et de tous les autres enfants de cœur de la morale bourgeoise.



UN FORT TIRAGE

L'Humanité porte à la connaissance de l'univers ébloui qu'elle est le cinquième journal de Paris par la force de son tirage.

Parbleu ! il y a tant de fumistes dans la maison.

REALISME

Dernièrement, dans un groupe anarchiste, l'abbé Jacques Debout affirmait : « Sainte Elisabeth a aimé le Christ d'une façon bien plus épataante (sic) que n'importe quelle femme ne pourrait aimer son amant. »

Oh ! oh ! l'abbé, quelle amertume ! — ou quels regrets !

Castillard ne remédiera point à cet état de choses. Il faudra pour cela flanquer un rude coup de pied dans la barriade à Bourget.

Et plus tard, quand nous aurons démontré à l'éminent académicien que « l'inégalité et l'ordre par la hiérarchie » ne sont pas si nécessaires qu'il le croit pour vivre bellement et bonnement ; nous lui montrerons comme un rare phénomène, le dernier apache, si nous pouvons encore en trouver un.

Eugène Péronnet.

Comité de Défense des Victimes de la répression Espagnole

En rapportant les bruits, d'ailleurs sans fondement, d'une grève générale à Barcelone, certains journaux, sur la foi de dépêches venues de Madrid, ont ajouté que cette grève avait été décidée par le Comité de Paris.

Dans nos manifestes et dans nos affiches nous avons toujours affirmé que nous nous solidarisions étroitement avec toutes les révoltes qui dresseraient le peuple espagnol contre ses oppresseurs.

Nous sommes d'autant plus à l'aise pour déclarer, aujourd'hui, qu'il ne nous appartient pas de donner des ordres aux travailleurs et aux révolutionnaires espagnols.

Notre rôle est un rôle de solidarité. Nous aidons nos amis espagnols dans toutes leurs tentatives pour conquérir la liberté.

Eux seuls ont qualité pour décider l'heure et la nature de leur action.

Si nous tenons à démentir formellement les informations tendancieuses venues de Madrid, c'est qu'elles font partie de la campagne menée de l'autre côté des Pyrénées par la presse républicaine, campagne dont la consigne est d'affirmer que tout ce qui se fait en Espagne contre la Réaction se fait sur un mot d'ordre venu de l'étranger.

Pour le Comité de défense :

Le Secrétaire : CHARLES ALBERT.

UNE GAFFE

Notre ami Hervé aime les gens qui ont un « tempérament d'homme d'action ». Il aime aussi ceux qui savent être adroitement révolutionnaires, c'est-à-dire ceux qui unissent la réflexion au doigté, la prudence à la circonspection ; en un mot, ceux qui ne font pas de gaffes métaphysiques, ceux qui ont le sens de l'adéquation.

« Eh bien, m'est avis que notre ami Hervé doit joliment se prendre en griffe depuis quinze jours.

Lui prudent, circonspect, lui adroit, lui réfléchi, lui plein de doigté, il a donné libre cours à son dépit à propos d'une polémique de presse. On l'a traité de pion et ceci lui a fait perdre toute son assurance et tout son doigté. Il a oublié qu'il avait quelque chose de supérieur à son amour-propre : l'unité des forces révolutionnaires et l'avenir du mouvement, et qu'il faut savoir souvent faire le sacrifice de soi-même pour obtenir un résultat de bénéfice social.

Répondant à l'amie Yvetot, il s'est donc « mis à table » ; il a « mangé le morceau », c'est-à-dire qu'il a écrit qu'il ne fallait pas « la » lui « faire » et que tout le monde savait à quoi s'en tenir sur la force du syndicalisme révolutionnaire, sur la puissance de la C. G. T.

Des fantômes, tout cela, a-t-il déclaré ; — du bluff, du néant, de l'illusion.

La voilà, la gaffe, la solide gaffe, l'extraordinaire gaffe. Et c'est Hervé qui la commet, lui le psychologue averé, lui qui connaît la puissance entraînante de la suggestion, la nécessité qui s'impose d'inspirer confiance pour vaincre, la certitude, qu'il faut communiquer, que l'on gagnera la partie.

Huit jours avant de déclarer en faillite la C. G. T., Hervé lui demandait de descendre dans la rue.

En disant aujourd'hui que la C. G. T. est un fantôme, Hervé confesse qu'il voulait faire marcher un mort.

Fâcheuse politique. Doutoux doigté. L'effet a été désastreux. Nos adversaires en rient encore et les révolutionnaires ne sont pas remis de leur légitime émotion.

Le châtiment est venu pour Hervé : il a été compris et approuvé par l'Anarchie et l'Eveil Démocratique.

Nous n'avions rien ajouté à tout cela si, d'abord, il nous appartenait de faire que ce mal n'eût pas été commis et porté à la connaissance de tout le monde, et si, d'autre part, les plus grands et les plus petits n'avaient pas à en tirer le profit d'un enseignement : être d'abord son propre critique, son propre censeur — et se méfier de sa plume.

Nous sommes persuadé que Gustave Hervé s'est exagéré considérablement la faiblesse de la C. G. T., et nous sommes également persuadé que ce différend est clos définitivement. Un organisme comme la Confédération du Travail pousse sa force et sa vitalité à toutes les sources vives de la critique et dans l'unanimité de tous les révolutionnaires.

G. D.

La « Laïque » et les Retraites Ouvrières

POUR ou CONTRE ?

PREAMBULE. — *Etudiants*, dit notre ami Sébastien Faure dans le dernier numéro du *Libertaire*, et cette invite, à laquelle nous ne pouvons que nous associer, permet à Sébastien de faire parler un anarchiste de fortune, qu'il nous présente comme un anarchiste « actif, intelligent », et qui raisonne cependant fort tristement (souvenez polo).

Fort de ce qu'il raisonne si mal, Sébastien Faure conteste à l'« intelligent » camarade le droit de ne pas défendre la laïcité, et il appuie sa prétention légitime de ce fait que lui, Sébastien, entend pour parler de la Répartition et de la Capitalisation en matière de Retraites ouvrières, d'avoir étudié la question.

C'est louable, tout ce qu'il y a de plus louable. Ce qui me semble moins louable, c'est que notre camarade Sébastien nous présente comme paragon de l'idée anarchiste, un grotesque pitre qu'il fait bafouiller à merci, pour le plus grand avantage des préférences théoriques de Sébastien Faure.

Ce qui n'est guère louable non plus, c'est que, sous couleur de réaction contre l'ignorance des choses de l'économie où sont plongés et se complaisent en effet nombreux d'agnostiques, Sébastien insinue que tous ceux qui ne sont pas de son avis sont, pareillement à cet Intelligent, des ignorants, incapables de comprendre l'intérêt social qui s'attache à des questions telles que la Défense de la Laïque, le Rachat de l'Ouest, les Retraites ouvrières, etc.

S'il est à désirer que les anarchistes étudient « les questions de tous ordres », il est non moins à désirer qu'ils soient l'oyaux entre eux et qu'ils ne commettent point à la légère des diatribes sans courtoisie contre ceux qui ne partagent pas leur opinion. Et puisqu'il ne pouvait être question, entre Sébastien et son « intelligent » interlocuteur, de défendre ou de condamner la Répartition, il eut été au moins souhaitable de rester sur le terrain proposé de l'Enseignement laïque et de discuter les arguments qui ont été donnés contre cette nécessité de la Défense de l'Enseignement.

Mais nous n'avons rien appris, rien, pas ça, et nous voilà condamnés à n'avoir voix au chapitre ni sur l'Enseignement ni sur la Répartition.

Point de vue général

Nos idées particulières sur le syndicalisme révolutionnaire nous font vouloir toujours plus de bénéfices et toujours de plus en plus immédiats. Notre politique est simple : c'est celle de l'insatiable.

Nous avons donc une opinion sur les Retraites ouvrières et la question de la Répartition ou de la Capitalisation, et nous déclaisons tout de suite que nous préférions la Répartition. Mais nous ajoutons tout aussi vite que, fidèle au principe qui nous sera de règle et de mesure, nous ne choisissons la Répartition que parce que nous n'avons pas mieux pour l'heure, et que nous la choisissons en nous gardant rigoureusement de chanter à tous les échos sa gloire et sa vertu.

Nous agissons ainsi parce que nous pensons, nous aussi, avec notre ami Sébastien, que « sous le régime capitaliste, toute réforme qui ne atteint pas les sources mêmes de la Société, est frappée d'avance de stérilité ». La Répartition vaut mieux — vaudrait mieux — que la Capitalisation, mais nous ne

nous acharnerions pas plus à la défendre que nous ne nous acharnerions à défendre la Laïcité.

Ces deux « réformes », en effet, ne nous semblent pas atteindre « les sources mêmes de la Société », et l'expérience que nous avons faite, « en régime capitaliste », de l'Enseignement laïque, vient à point pour nous rappeler que ces réformes sont, par les lois qui les conditionnent, par le caractère qu'en leur tolère et par l'esprit qui s'en dégage, frappées à l'avance de stérilité. Si nous parlons « dogmatiquement », la faute en est au régime capitaliste. Nous tiendrons un autre langage quand ce régime aura disparu.

Un peu d'Histoire

Il y a quelque chose comme trente-cinq ans que l'on promet au populo des retraites pour la vieillesse. Le peuple est patient comme l'âne broutant autour du piquet.

En 1901, la Chambre émit un premier vote en faveur des Retraites (projet Millerand). Ce projet fut vivement combattu par la Confédération du Travail. L'agitation porta ses fruits : on modifia le projet primitif et on le renvoya à une commission... qui entra dans le tout sans aucune espèce de pompe.

Ceci fit patienter jusqu'en 1906.

Or, en 1906, on ne discutait pas encore le principe de la Répartition ou de la Capitalisation. On était à la veille des élections. Ça pressait. On vota donc la Capitalisation au petit-bonheur, n'ayant pas le temps d'étudier autre chose et voulant pouvoir quand même se présenter devant les électeurs pour recueillir le fruit qui récompense la philanthropie.

Mais le Congrès de Lyon émit un vote identique en ses conclusions à l'ordre du jour qu'avait fait adopter en 1901 le décret du Livre.

Le bureau confédéral de la C. G. T. signa même une déclaration qui fut placardée sur les murs de Paris et qui rappelait le vote de 1901.

On s'achemina, toujours patiemment, vers 1910.

Nous y sommes. Les élections générales approchent. Il va donc falloir apporter d'autres promesses encore aux électeurs. C'est alors que, en hâte, nos législateurs reprennent leurs travaux et bâclent un projet de loi qui fait hurler tous les loups prolétariens, mais qui est accepté par le Sénat.

Le Projet du Gouvernement

Ce qui distingue admirablement ces « Retraites ouvrières » c'est que ce sont les travailleurs qui les constituent en partie par un privilège sur leur maigre salaire. On les oblige de « participer » à leur bien-être futur. L'Etat ne fournit pas le bonheur, il y contribue seulement, et il trouve le moyen de verser moins que l'ouvrier, moins que le patron, pour procurer aux travailleurs, par la capitalisation des sommes versées sous sa tutelle, une « retraite » de 100 francs à 65 ans !

Nous verrons, la semaine prochaine, le fonctionnement détaillé de ce système et quelles sont les critiques que lui adressent les syndicalistes révolutionnaires et socialistes marxistes.

Georges Durupt,

L'Action antiparlementaire

OHE ! LES AMIS

Il est bon de revoir, dès ce moment, les quelques moyens pratiques à notre portée, qui vont faciliter notre propagande antiparlementaire.

Voici quelques idées, qui n'ont rien de neuf, c'est certain, mais qui pourront aider, croyons-nous, à tracer un plan.

D'abord, songeons aux

Moyens matériels (1)

Voyons-nous entre camarades de même groupe avec un peu d'assiduité, afin de pouvoir, ensuite, échanger des idées et faciliter la besogne avec d'autres groupes. Les entretiens y gagnent en clarté. On apportera aux autres des décisions déjà discutées dans son propre milieu.

Pour des raisons purement pécuniaires, il est à désirer que les camarades de partout, Paris, banlieue, province, s'entendent sur le choix d'une affiche qui sera adoptée comme type représentatif de nos protestations et de nos réclamations. De même pour un manifeste prospectus à distribuer.

Les frais d'impression seraient ainsi considérablement réduits, et nous donnerions à la foule l'idée que les anarchistes savent se concilier, s'unir, ne point disloquer leurs forces.

Si nous agissons ainsi, nous pourrons poser sur les murs dix fois plus d'affiches et laque offre un beau préau d'école et du gaz. On affiche sans timbre.

Nous proposons, en un mot, de réunir les fonds. Il est parfaitement indifférent que l'argent soit ici ou là, et nous ne voyons aucun inconvenient à

(1) Prière de nous avertir si nous oublions une précaution à prendre

ce qu'il soit expédié à notre aîné, *Les Temps Nouveaux*, si les *T. N.* veulent bien se charger de le recueillir et de faire tirer les affiches, besogne pour laquelle notre concours lui est entièrement acquis.

Nous demandons, en outre, aux camarades qui peuvent prendre la parole en réunion, de se faire connaître à nous. Nous aurons ainsi une liste toute prête à consulter quand on cherchera un orateur.

On n'oubliera pas de faire le nécessaire, à la mairie de son arrondissement, pour se munir de la carte électorale aujourn'd'hui indispensable — de par la volonté de la plupart des candidats — pour pénétrer dans une réunion électorale, et quelqu'fois même chez un simple bistro. Avec ce... « couple-file », on a plus de chances d'arriver à obtenir la parole — la porte d'entrée d'abord.

Tout camarade ayant vingt-cinq ans résolu peut poser sa candidature dans son arrondissement s'il y habite depuis plus de six mois.

Le « candidat-anarchiste » n'est pas obligé de parler lui-même au public. Il peut se faire représenter par son « secrétaire », un copain de bonne volonté et mieux doué que lui sous le rapport de l'élocution.

La déclaration de candidature est gratuite. Le gouvernement républicain et laïque offre un beau préau d'école et du gaz. On affiche sans timbre.

La semaine prochaine, nous envisagerons ici-même comment pourra être menée notre propagande, les idées critiques et les idées pratiques.

Nous n'avons pas trop de cinq mois pour tomber tous d'accord sur la meilleure tactique ; et sans prétendre « uni-

fer » quoi que ce soit et qui que ce soit, il est extrêmement désirable que les camarades se sentent en force, avec des idées nettes et le moyen de les exprimer.

Un « Candidat ».

REPONSES

P. Le Gall. — Vos réflexions sont justes, mais précisément elles ont été émises dans la réunion qui a précédé la formation de notre comité, et il a été convenu de passer outre. En effet, si l'on attendait pour agir tout vous favorise, on attendrait longtemps. Malgré tout, pour les raisons exprimées plus haut, la période électorale est une occasion de plus pour les militants de faire de la propagande. Eh bien, allons-y ! Allons-y tous !

A. J. R. — Envoyez-nous un autre projet de manifeste, et que tous ceux qui le peuvent en fassent autant. Abondance d'idées ne nuit pas !

Notre comité soumettra dans le journal les textes qui lui paraîtront le plus propres à frapper les esprits.

ATTENTION !

Nous croyons utile de prévenir les camarades syndiqués ou militants révolutionnaires d'un geste policier employé pour porter la déconsidération sur eux avant la période électorale.

Le fait consiste en ceci : Le commissaire de l'endroit s'introduit dans les usines et s'approche du militant pour tenter par surprise de lui servir la main ; ou bien, si le travail échoue, il se contente de lui glisser quelques paroles avant de se retirer. Que le fait soit habilement exploité ensuite par quelques inconscients aidés de jaunes, et le camarade est perdu pour la localité. Attention à ce stratagème et à d'autres. (Même tentative a été faite sur Sébastien Faure, à Chalon-sur-Saône).

SUBSCRIPTIONS

Subscription pour l'action antiparlementaire

Groupe du 17^e 145

Les camarades de la « Perseverante » 2

Groupe l'Egalitaire 1

Reunion du Libertaire du 5 janvier 2

Groupe de Gargan-Livry 2

Godoméac 0 50

Francs 8 05

Nous publierons dans le « Libertaire » les dépositions qu'on nous adressera et les dé- penses qui seront faites.

Que les camarades nous envoient leurs gros sous, qu'ils se groupent afin que nous puissions lutter contre les malfrasins *quinze-mille*.

MILLAU

Les élections approchent et le moment est venu pour les anarchistes de faire de la propagande. Il est temps, à Millau, que nous foulions les pieds dans le plat, notre devoir nous commande de faire comprendre à la classe ouvrière qu'elle ne doit plus donner sa confiance aux aigrifins de la politique, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient rouges.

Il y aura bientôt 40 ans que nous sommes en république, les ministères républicains ont succédé aux ministères révolutionnaires pour faire place au ministère radical-socialiste que nous subissons et nous constatons que la question sociale reste toujours à résoudre et que les politiciens ne sont que des fumistes. Mais si une grève se déclare quelque part, alors nos braves gouvernements ne mettent pas des siècles pour résoudre la question, ils commandent bravement la fusillade des grévistes : à ce sujet la classe ouvrière sait à quoi s'en tenir. Elle a eu d'ailleurs pendant le ministère Clemenceau-Briand et Cie (comme sous tous les gouver

UNE OPINION SUR LE SYNDICALISME

Les adversaires du syndicalisme me diront : Tu ne pourras faire de l'anarchisme au syndicat, les règlements de cette organisation te défendent expressément. A cela, je répondrai sans hésiter : Oui, nous ferons ouvertement, sans crainte et sans gêne, au risque de nous faire expulser, de la propagande anarchiste dans les syndicats. Quoi qu'en disent certains fantoches genre Niel, qui tentent d'assimiler ou de mettre dans le même sac l'anarchisme et la politique, on sait bien que celle-ci n'a rien de commun avec celui-là ; mais aucun groupement ne saurait se désintéresser de cette question primordiale, indispensable à la vitalité de tous les groupements d'individus civilisés ; ils ne sauraient ni ne pourraient faire fi de ces deux principes : autorité et liberté, qui, comme l'a dit Proudhon, sont irréductiblement et éternellement opposés l'un à l'autre, et malgré tout constamment obligés de se faire des concessions mutuelles.

Oui, malgré les malédictions de tous les habiles de la politique en mal de syndicalisme, malgré les criailles des ignorants et des imbéciles, nous soutiendrons toujours le principe de la liberté. Quand on ne sera plus autoritaire dans le syndicat, nous cesserons d'y défendre la liberté.

J'assisais une fois à une conférence de l'ex-anarchiste Niel, sur le syndicalisme. Or, justement, à propos de la question qui nous occupe en ce moment, Niel dit : Quand on va au théâtre, on dépose, avant d'entrer, sa canne, son chapeau, son pardessus au vestiaire ; de même, quand on va au syndicat, on dépose à la porte toutes ses opinions religieuses, philosophiques ou autres.

On ne saurait mieux se moquer du peuple. Je demande à tous ceux qui soutiennent pareille thèse, s'il est possible qu'un homme épris d'une doctrine quelconque puisse ne pas juger toutes choses avec son tempérament, c'est-à-dire puisse ne pas apprécier tout selon ses idées, ses vues, sa philosophie propres ?

Le contraire est absolument impossible ; et ceux qui parlent tant de neutralité le savent bien, mais ils voudraient essayer, par de la ruse, du jésuitisme, de barrer la route à ceux qui veulent mettre le prolétariat en garde contre toutes les machinations.

L'idéal des « neutralistes » serait que les travailleurs ne s'occupent plus de rien et qu'ils laissent tranquillement les pontifices arranger pour le mieux toutes choses. Mais ils peuvent en faire leur deuil ; ils ne parviendront pas à nous « neutraliser ». Il restera toujours un noyau de camarades énergiques et clairvoyants réfractaires à leur œuvre d'avachissement.

LES RÉSULTATS ACQUIS
Si les parlementaires n'apportent rien à leurs électeurs, on ne peut dire que le syndicalisme soit aussi vide. On aura beau prétendre que nous tournons en rond, qu'il n'y a rien de fait et rien à obtenir, et que parlementarisme et syndicalisme, ça se vaut, on n'enterrera pas avec des phrases ce qui a été obtenu grâce aux efforts et aux multiples batailles que celui-ci a livrées malgré sa jeunesse relative.

Je ne veux pas parler d'augmentation de salaires, nous savons que cela n'aboutit à rien, et que quand les salaires augmentent, les produits augmentent en proportion. Néanmoins, ce jeu de cache-cache est devenu une impérieuse nécessité imposée par la lutte pour la vie. Une corporation qui né-

gligerait de prendre part à cet exercice serait appelée à disparaître. Quand on a le ventre vide, on est bien obligé de s'arranger pour ne pas mourir de faim.

Mais nous avons en première ligne la propagande antimilitariste, dont notre C.G.T. s'est fait une sorte de spécialité. Grâce à la C.G.T., cette propagande a pénétré jusque dans les moindres recoins de la France et l'attitude des ploucous du 17^e nous a tout dernièrement montré ses salutaires effets.

La journée de huit heures n'en est pas moins intéressante au point de vue social, — je crois inutile d'insister davantage sur ce point ; c'est un sujet qui a été assez rebattu, et tout anarchiste sait fort bien que les longues journées de travail abrutissent l'homme, tandis que les heures de loisir servent admirablement son besoin de savoir, de connaître, d'étudier.

Enfin, notre confédération fait aussi de la propagande antialcoolique, et il me semble que ceci peut satisfaire tous ceux qui, comme nous, sont sûrs que la société ne sera transformée vraiment que si on lutte avec acharnement contre l'alcool.

Voilà donc quelques particularités de la propagande antialcoolique, et il pourraient faire fi de ces deux principes : autorité et liberté, qui, comme l'a dit Proudhon, sont irréductiblement et éternellement opposés l'un à l'autre, et malgré tout constamment obligés de se faire des concessions mutuelles.

Oui, malgré les malédictions de tous les habiles de la politique en mal de syndicalisme, malgré les criailles des ignorants et des imbéciles, nous soutiendrons toujours le principe de la liberté. Quand on ne sera plus autoritaire dans le syndicat, nous cesserons d'y défendre la liberté.

LE REFORMISME

Enfin, on nous oppose ce suprême argument : la société pourrait être comparée à une vieille construction tombant en ruines, et vous, avec vos petites améliorations conquises par vos syndicats, vous êtes comme les maçons qui viendraient jeter du mortier sur les fentes, histoire de faire tenir un peu plus longtemps l'édiifice. Vous êtes les pires réformistes.

Il s'agirait de s'entendre sur ces mots. Il y a réformes et réformes. Celles que je viens de citer dans le précédent chapitre ne sont pas, que je sache, de ces calmons à base d'opium comme en admiraient les politiciens. Les réformes que nous tentons de conquérir de haute lutte sont, au contraire, je crois l'avoir démontré, des auxiliaires très utiles pour la conquête finale. Elles ne servent pas à consolider l'édiifice, mais à le démolir.

Nous sommes partisans de cette gymnastique révolutionnaire qui stimule et aguerrit les propriétaires, qui leur donne conscience de leur force, les éduque et les habite à prendre goût à la lutte.

Les grèves, même malheureuses, ne sont pas sans enseignements ; on en tire toujours de profitables leçons pour les prochaines batailles.

Moi, enchanté. — Cher Monsieur, je n'en doute pas une seconde. Vous êtes la Prudence en marche et tout vous arrêtera. Pour vous, les collines sont des monts inaccessibles ; les moindres creux sont des gouffres insondables. On n'inventera jamais une doctrine sociale de mort plus idéale.

LUI. — Monsieur, vous faites des mots.

MOI. — Il y a de petits mots insignifiants par eux-mêmes qui provoquent de grandes pensées et font accomplir de beaux actes. Ah ! ah ! je vous souhaite de comprendre mes mots comme je comprends nos maux.

LUI. — Quelle que soit la valeur de vos arguments, vous ne me ferez jamais penser et surtout propager que la société peut s'organiser, fonctionner et se développer sans boulots et sans entraves. Lui ôter ces derniers organes, ce serait la mettre dans un pareil état de bonheur qu'elle en vivrait. Quoi ? pour construire des écoles, des ponts ; pour édifier des hôpitaux, des sanatoriums ; pour tracer des routes ou des canaux indispensables, nous n'aurions plus besoin d'attendre pendant une éternité un mot d'ordre venant de quelque haut dignitaire indifférent, d'ailleurs, aux travaux que nous désirerions exécuter ? Chacun pourrait choisir l'emploi rêvé et produire ainsi son maximum d'effort ? Tous se disputeraient pour œuvrer et s'instruire ? Non, non, c'est impossible. Voilà des siècles que les humains arrivent péniblement à s'entendre, à s'arranger imparfaitement dans la gêne et les privations et vous voudriez qu'ils ne disparaissent pas dans le bien-être et l'abondance ? Où vous a-t-on appris à voir si maladroitement ?

MOI. — Simplement. — Où j'ai appris à regarder, ceci importe peu, maintenant que je le vois. Seulement, lorsque vous

tous les jours, aussi bien dans la philosophie sociale que dans la spéculative, chez les penseurs les plus avancés et les plus réalisés. De même, au point de vue purement économique ; car bien que l'économie sociale soit encore très embryonnaire, toutes les études de ce genre prouvent la vitalité et la solidité de la méthode anarchiste, entièrement opposée aux principes de l'économie politique.

Parler de faillite au point de vue sociologique et scientifique n'est pas davantage permis, puisque les principes sociologiques et scientifiques de l'anarchisme sont ceux qui peuvent donner le maximum d'explication des phénomènes sociaux ou de ceux de la vie naturelle, sans courir le danger d'arriver soit au déisme, au dualisme ou au monisme.

Ah, oui ! j'oublie cet autre reproche, celui d'être dogmatique, d'avoir un caractère religieux, d'ignorer les bescins présents de l'individu, de s'hypnotiser sur l'avenir, comme font les chrétiens avec le paradis. Mais il suffit d'étudier votre vie présente, sociale ou individuelle, pour apprécier toute la valeur immédiate de la méthode anarchiste. Et en quoi l'anarchisme sera-t-il dogmatique, en quoi aurait-il le caractère d'une religion ? Personne ne l'a dit, du moins certains ont cru le faire, mais en des termes si ridicules qu'ils ont dû en rougir eux-mêmes.

En fait de doctrine on s'accroche à l'individualisme, mais un individualisme de paradoxe, de bazar à treize, lequel n'a rien de commun avec celui que nous connaissons, pas plus qu'avec celui de Tucker ou de Mackay ; on s'accroche à la théorie du perfectionnement et de la connaissance de soi-même, professée par Tolstoï, ou bien encore à la théorie de l'éducation des matérialistes du dix-huitième siècle, — et l'on déclare bravement la faillite du « vieil anarchisme ».

Est-ce bien la faillite, ou simplement l'affaiblissement moral et intellectuel d'une partie des anarchistes ?

Il n'est pas difficile de répondre à cela quand on voit que toutes les méthodes de l'anarchisme classique trouvent leur application

gligerait de prendre part à cet exercice serait appelée à disparaître. Quand on a le ventre vide, on est bien obligé de s'arranger pour ne pas mourir de faim.

Mais nous avons en première ligne la propagande antimilitariste, dont notre C.G.T. s'est fait une sorte de spécialité. Grâce à la C.G.T., cette propagande a pénétré jusque dans les moindres recoins de la France et l'attitude des ploucous du 17^e nous a tout dernièrement montré ses salutaires effets.

La journée de huit heures n'en est pas moins intéressante au point de vue social, — je crois inutile d'insister davantage sur ce point ; c'est un sujet qui a été assez rebattu, et tout anarchiste sait fort bien que les longues journées de travail abrutissent l'homme, tandis que les heures de loisir servent admirablement son besoin de savoir, de connaître, d'étudier.

Enfin, notre confédération fait aussi de la propagande antialcoolique, et il me semble que ceci peut satisfaire tous ceux qui, comme nous, sont sûrs que la société ne sera transformée vraiment que si on lutte avec acharnement contre l'alcool.

Voilà donc quelques particularités de la propagande antialcoolique, et il pourraient faire fi de ces deux principes : autorité et liberté, qui, comme l'a dit Proudhon, sont irréductiblement et éternellement opposés l'un à l'autre, et malgré tout constamment obligés de se faire des concessions mutuelles.

Oui, malgré les malédictions de tous les habiles de la politique en mal de syndicalisme, malgré les criailles des ignorants et des imbéciles, nous soutiendrons toujours le principe de la liberté. Quand on ne sera plus autoritaire dans le syndicat, nous cesserons d'y défendre la liberté.

Carnet d'un Affranchi

LUI. — Ainsi, Monsieur l'anarchiste, vous vous imaginez que, sans l'appui moral et matériel d'un gouvernement, nous pourrions subsister ?

MOI. — Non surpris. — Votre question est d'une naïveté si pure que je veux bien me réjouir un peu avec vous. J'ai beaucoup envie de vous dire qu'en effet, sans gouvernement, la Société se désagrégera avec une rapidité extraordinaire. Nous pouvons même, pendant que nous y sommes, faire une hypothèse.

LUI. — Ainsi, Monsieur l'anarchiste, vous vous imaginez que, sans l'appui moral et matériel d'un gouvernement,

tous les jours, aussi bien dans la philosophie sociale que dans la spéculative, chez les penseurs les plus avancés et les plus réalisés.

De même, au point de vue purement économique ; car bien que l'économie sociale soit encore très embryonnaire, toutes les études de ce genre prouvent la vitalité et la solidité de la méthode anarchiste, entièrement opposée aux principes de l'économie politique.

Parler de faillite au point de vue sociologique et scientifique n'est pas davantage permis, puisque les principes sociologiques et scientifiques de l'anarchisme sont ceux qui peuvent donner le maximum d'explication des phénomènes sociaux ou de ceux de la vie naturelle, sans courir le danger d'arriver soit au déisme, au dualisme ou au monisme.

Ah, oui ! j'oublie cet autre reproche, celui d'être dogmatique, d'avoir un caractère religieux, d'ignorer les bescins présents de l'individu, de s'hypnotiser sur l'avenir, comme font les chrétiens avec le paradis. Mais il suffit d'étudier votre vie présente, sociale ou individuelle, pour apprécier toute la valeur immédiate de la méthode anarchiste. Et en quoi aurait-il le caractère d'une religion ? Personne ne l'a dit, du moins certains ont cru le faire, mais en des termes si ridicules qu'ils ont dû en rougir eux-mêmes.

En fait de doctrine on s'accroche à l'individualisme, mais un individualisme de paradoxe, de bazar à treize, lequel n'a rien de commun avec celui que nous connaissons, pas plus qu'avec celui de Tucker ou de Mackay ; on s'accroche à la théorie du perfectionnement et de la connaissance de soi-même, professée par Tolstoï, ou bien encore à la théorie de l'éducation des matérialistes du dix-huitième siècle, — et l'on déclare bravement la faillite du « vieil anarchisme ».

Est-ce bien la faillite, ou simplement l'affaiblissement moral et intellectuel d'une partie des anarchistes ?

Il n'est pas difficile de répondre à cela quand on voit que toutes les méthodes de l'anarchisme classique trouvent leur application

gligerait de prendre part à cet exercice serait appelée à disparaître. Quand on a le ventre vide, on est bien obligé de s'arranger pour ne pas mourir de faim.

Mais nous avons en première ligne la propagande antimilitariste, dont notre C.G.T. s'est fait une sorte de spécialité. Grâce à la C.G.T., cette propagande a pénétré jusque dans les moindres recoins de la France et l'attitude des ploucous du 17^e nous a tout dernièrement montré ses salutaires effets.

La journée de huit heures n'en est pas moins intéressante au point de vue social, — je crois inutile d'insister davantage sur ce point ; c'est un sujet qui a été assez rebattu, et tout anarchiste sait fort bien que les longues journées de travail abrutissent l'homme, tandis que les heures de loisir servent admirablement son besoin de savoir, de connaître, d'étudier.

Enfin, notre confédération fait aussi de la propagande antialcoolique, et il me semble que ceci peut satisfaire tous ceux qui, comme nous, sont sûrs que la société ne sera transformée vraiment que si on lutte avec acharnement contre l'alcool.

Voilà donc quelques particularités de la propagande antialcoolique, et il pourraient faire fi de ces deux principes : autorité et liberté, qui, comme l'a dit Proudhon, sont irréductiblement et éternellement opposés l'un à l'autre, et malgré tout constamment obligés de se faire des concessions mutuelles.

Oui, malgré les malédictions de tous les habiles de la politique en mal de syndicalisme, malgré les criailles des ignorants et des imbéciles, nous soutiendrons toujours le principe de la liberté. Quand on ne sera plus autoritaire dans le syndicat, nous cesserons d'y défendre la liberté.

LUI. — Ainsi, Monsieur l'anarchiste, vous vous imaginez que, sans l'appui moral et matériel d'un gouvernement,

tous les jours, aussi bien dans la philosophie sociale que dans la spéculative, chez les penseurs les plus avancés et les plus réalisés.

De même, au point de vue purement économique ; car bien que l'économie sociale soit encore très embryonnaire, toutes les études de ce genre prouvent la vitalité et la solidité de la méthode anarchiste, entièrement opposée aux principes de l'économie politique.

Parler de faillite au point de vue sociologique et scientifique n'est pas davantage permis, puisque les principes sociologiques et scientifiques de l'anarchisme sont ceux qui peuvent donner le maximum d'explication des phénomènes sociaux ou de ceux de la vie naturelle, sans courir le danger d'arriver soit au déisme, au dualisme ou au monisme.

Ah, oui ! j'oublie cet autre reproche, celui d'être dogmatique, d'avoir un caractère religieux, d'ignorer les bescins présents de l'individu, de s'hypnotiser sur l'avenir, comme font les chrétiens avec le paradis. Mais il suffit d'étudier votre vie présente, sociale ou individuelle, pour apprécier toute la valeur immédiate de la méthode anarchiste. Et en quoi aurait-il le caractère d'une religion ? Personne ne l'a dit, du moins certains ont cru le faire, mais en des termes si ridicules qu'ils ont dû en rougir eux-mêmes.

En fait de doctrine on s'accroche à l'individualisme, mais un individualisme de paradoxe, de bazar à treize, lequel n'a rien de commun avec celui que nous connaissons, pas plus qu'avec celui de Tucker ou de Mackay ; on s'accroche à la théorie du perfectionnement et de la connaissance de soi-même, professée par Tolstoï, ou bien encore à la théorie de l'éducation des matérialistes du dix-huitième siècle, — et l'on déclare bravement la faillite du « vieil anarchisme ».

Est-ce bien la faillite, ou simplement l'affaiblissement moral et intellectuel d'une partie des anarchistes ?

Il n'est pas difficile de répondre à cela quand on voit que toutes les méthodes de l'anarchisme classique trouvent leur application

gligerait de prendre part à cet exercice serait appelée à disparaître. Quand on a le ventre vide, on est bien obligé de s'arranger pour ne pas mourir de faim.

Mais nous avons en première ligne la propagande antimilitariste, dont notre C.G.T. s'est fait une sorte de spécialité. Grâce à la C.G.T., cette propagande a pénétré jusque dans les moindres recoins de la France et l'attitude des ploucous du 17^e nous a tout dernièrement montré ses salutaires effets.

La journée de huit heures n'en est pas moins intéressante au point de vue social, — je crois inutile d'insister davantage sur ce point ; c'est un sujet qui a été assez rebattu, et tout anarchiste sait fort bien que les longues journées de travail abrutissent l'homme, tandis que les heures de loisir servent admirablement son besoin de savoir, de connaître, d'étudier.

Enfin, notre confédération fait aussi de la propagande antialcoolique, et il me semble que ceci peut satisfaire tous ceux qui, comme nous, sont sûrs que la société ne sera transformée vraiment que si on lutte avec acharnement contre l'alcool.

Voilà donc quelques particularités de la propagande antialcoolique, et il pourraient faire fi de ces deux principes : autorité et liberté, qui, comme l'a dit Proudhon, sont irréductiblement et éternellement opposés l'un à l'autre, et malgré tout constamment obligés de se faire des concessions mutuelles.

Oui, malgré les malédictions de tous les habiles de la politique en mal de syndicalisme, malgré les criailles des ignorants et des imbéciles, nous soutiendrons toujours le principe de la liberté. Quand on ne sera plus autoritaire dans le syndicat, nous cesserons d'y défendre la liberté.

LUI. — Ainsi, Monsieur l'anarchiste, vous vous imaginez que, sans l'appui moral et matériel d'un gouvernement,

tous les jours, aussi bien dans la philosophie sociale que dans la spéculative, chez les penseurs les plus avancés et les plus réalisés.

De même, au point de vue purement économique ; car bien que l'économie sociale soit encore très embryonnaire, toutes les études de ce genre prouvent la vitalité et la solidité de la méthode anarchiste, entièrement opposée aux principes de l'économie politique.

